



Je me rappelle avoir contemplé ces vagues magnifiquement éclairées. — Page 358, col. 2.

En prononçant ces mots d'un ton singulier, Richard se leva du canapé et Diana, sans répliquer, mais profondément touchée, du moins en apparence, pressa pendant quelques instants la main du jeune homme dans les siennes.

Richard s'échappa vivement de la présence de cette charmante et trop fascinatrice créature.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS

Jeannette venait de sortir pour préparer et chauffer le bain, lorsque je fus alarmé à la vue de ma tante, saisie d'une subite indignation, rappelant sa servante et s'écriant d'une voix presque étouffée : Jeannette ? des ânes ! Accourant à ces mots, Jeannette descendit l'escalier à la hâte, comme si le feu était à la maison, et franchit au plus vite le jardin. Sur une petite pelouse, de l'autre côté de la grille, deux ânes sellés et montés par des dames avaient osé profaner de leur sabot vulgaire ce carré de verdure. Jeannette leur dit de se retirer, tandis que ma tante elle-même, qui avait suivi sa fidèle servante, saisissant par la bride un troisième baudet, le remettait dans le chemin après avoir administré une paire de soufflets au malencontreux écuyer de la cavalcade, petit polisson à peu près de mon âge.

Aujourd'hui encore, il me serait difficile d'établir que ma tante avait le moindre titre qui légitimât sa prétention à la propriété de cette pièce de gazon ; mais elle s'était persuadé qu'elle était bien à elle, et cela revenait au même. Le plus grand outrage qu'on pût lui faire, outrage qui demandait une vengeance immédiate, était le passage d'un âne sur le terrain sacré. Quelle que fût l'occupation intérieure qui récla-

mât ses soins, quelque intéressant que fût l'entretien dans le salon, un âne survenait-il, le cours de ses idées se trouvait soudain détourné, ma tante fondait sur le profane animal. Des bâtons étaient cachés derrière la porte, armes défensives et offensives. Des vases et des arrosoirs remplis d'eau étaient tenus en réserve dans un coin du jardin pour pouvoir être vidés sur les petits âniers qui se faisaient un malin plaisir de perpétuer les incursions et de revenir sans cesse à la charge ; peut-être aussi l'obstination naturelle des ânes les ramenait-elle volontiers dans cette direction. Toujours est-il qu'avant que le bain fût prêt, trois nouvelles alarmes eurent lieu, et que la troisième attaque, plus sérieuse que les autres, faillit amener un combat singulier entre ma tante armée d'un bâton et un méchant ânier qui avait peine à comprendre qu'il dût rebrousser en arrière sur un simple avertissement.

Le bain fut pour moi un réconfort parfait. Je commençais à ressentir de grandes douleurs dans tous les membres, une fatigue générale et une somnolence contre laquelle j'avais peine à lutter. Quand je sortis de la baignoire, ma tante et Jeannette me firent entrer dans une chemise et dans un pantalon appartenant à M. Dick, puis elles m'enveloppèrent de deux ou trois châles. Ainsi empaqueté, je fus encore transporté sur le sofa ; là, ma tante s'étant imaginé que je devais mourir de faim et qu'il fallait me nourrir à petites doses, me faisait avaler du bouillon par cuillerées, lorsqu'une nouvelle interruption ridicule la fit courir, pour la quatrième fois, à la défense de son territoire violé par l'ennemi... Jeannette, des ânes ! A ce cri, je fus laissé sur mon lit provisoire où je m'endormis tout de bon.

Serait-ce dans un songe que je crus avoir entrevu ma tante revenant auprès de moi, arrangeant confortablement un coussin sous ma tête, écartant d'une main délicate mes cheveux tombés sur mes yeux et me regardant avec bienveillance ? Lorsque je me réveillai, j'avais aussi dans l'oreille les mots de *gentil enfant* et de *pauvre*

enfant ! Oui, c'était peut-être encore dans mon songe que je les avais entendus, car ma tante était tranquillement assise près de la fenêtre, rêvant ou occupée à admirer la mer.

Nous dînâmes bientôt après que je fus réveillé : un poulet rôti et un pouding garnissaient la table, quant à moi, toujours empaqueté sur ma chaise, j'étais fort gêné dans le mouvement de mes bras ; mais comme c'était ma tante qui m'avait arrangé ainsi, je n'aurais jamais osé me plaindre. Une vive préoccupation m'agitait au fond du cœur. Que ferait-elle de moi ? Mon inquiétude était extrême. Elle ne dit rien qui pût la calmer, dînant en silence et se contentant de s'écrier de temps en temps *Miséricorde ! miséricorde !* lorsqu'elle fixait les yeux sur moi. Ce n'était pas cette exclamation qui pouvait m'apprendre grand chose sur ma future destinée.

La nappe ayant été enlevée, une bouteille de xérès fut apportée par Jeannette ; ma tante m'en fit avaler un petit verre et envoya chercher M. Dick, qui n'avait pas dîné avec nous. Elle voulut que je lui racontasse toute mon histoire, et m'aida elle-même par de nombreuses questions en priant M. Dick de bien écouter. Celui-ci me parut deux ou trois fois assez disposé à faire un petit somme ; mais les yeux de ma tante ne le perdaient pas de vue, et il n'osait ni dormir ni sourire quand elle fronçait le sourcil en le regardant.

Mon récit fini, vinrent les commentaires de ma tante et de M. Dick.

— Je ne puis concevoir ce qui forçait cette malheureuse enfant à se remarier, dit ma tante en parlant de ma mère ; non, je ne puis le concevoir.

— Peut-être, répliqua M. Dick, était-elle devenue amoureuse de son second mari.

— Amoureuse ! s'écria ma tante ; qu'entendez-vous par là ? Qu'avait-elle besoin de devenir amoureuse, je vous prie ?

— Peut-être, balbutia M. Dick après un mo-